

La grange – ou plutôt les granges -

Toute personne ayant touché de près ou de loin à l'agriculture, ne saurait qu'aimer les granges. C'est un endroit un peu hors du monde, calme, tranquille, où l'on peut philosopher tout à sa guise. On parle ici des anciennes granges plus que des nouvelles. Avec la poutraisons, les grandes colonnes qui supportent des ponts, et même la charpente, tout en haut, couverte de toiles d'araignées. Personnellement l'on s'est toujours plu dans les granges. On est en dehors de la folle civilisation actuelle. On est hors du temps, en fait, ou dans un temps de longue durée. Ainsi en fut-il pendant des siècles. Là on entreposait le fourrage, là il déterminait par sa qualité la quantité de lait que vous auriez pendant l'hiver et d'où découlait votre revenu.

La grange était sur l'écurie. On passait le foin de la grange à la fourragère. A la grange, on savait que le bétail était au-dessous, qu'il était bien lui aussi, tranquille, à manger, à boire, à ruminer. A bouser aussi. On sentait le foin ici, mais on pouvait deviner qu'en bas, on sentait la bouse. C'était un monde chaud. Réconfortant. On pouvait vivre ici mille ans, une éternité.

On n'était jamais malheureux à la grange. On montait aux différents niveaux par des échelles. Les ponts, le pont roulant, le monte-charge, toutes ces toiles d'araignées. Le regain dans un coin, le foin constituant la tâche principale. Les odeurs, qui s'atténuaient avec le temps. Forte l'été, quand l'on rentre le fourrage, un peu moins l'hiver, alors que tout s'est tassé et que tout ce qui est volatile s'est envolé.

On ne pouvait pas ne pas être heureux dans la grange. On savait les hommes à l'extérieur, les hommes qui peuvent être bons, mais aussi à vous faire des misères, sait-on jamais. Mais plutôt bons, dans le fond. Mais voilà, l'autre, c'est quand même l'étranger. Tandis qu'ici, tout ce qu'il y a, ce fourrage, un chat qui passe, les poutres, et même le monte-charge, un traîneau dans un coin, couvert de poussière, un vieux van à proximité, la porte de bois lourde et qui conduit au galetas séparé d'ici par un mur mitoyen, tout cela est ami. Tout cela vous fait chaud au cœur.

La grange, s'il y a un endroit de l'univers où l'on devrait être enfermé à perpétuité, ce serait bien en elle que l'on choisirait !



Une grange aux Charbonnières. Qui sert en même temps de fourragère.



Ferme Meylan de Derrière-la-Côte. La vieille cheminée passe par la grange.



Deuxième front, sans doute avec les portes de la grange alors que le néveau était ouvert.



La preuve !



Au premier front, les poutres de soutènement en oblique sont décorées, belle preuve de tout l'attachement que l'on portait à sa maison, et en particulier à sa grange. On aimait aussi sa terre comme c'est pas permis, source de nourriture, et par conséquent source de vie.



L'un des néveux du Grand Toit au Pont.

La grange I

Il pensait à la grange, Auguste, à la grange qu'il avait connue peut-être depuis qu'il avait deux ou trois ans. Il en avait fait son monde secret. Il s'y était fait une cache dans un amas de planche que l'on entreposait sur un soleret, et c'est de là, sans qu'on le voie, dans la pénombre, qu'il observait les adultes. Qu'ils soient là mais qu'ils l'ignorent, lui donnait une jouissance particulière. Il apprenait aussi à aimer ces coins secrets qu'il y a toujours dans une maison. Le sentiment de sécurité presque absolu, il l'avait connu là, à cette époque. Il ne l'avait plus perdu depuis. La grange était un refuge, un vrai, d'où le monde n'était que l'extérieur de la coquille, et lui, ici, il en était à l'intérieur. Et le monde, on pourrait l'affronter avec plus de courage parce qu'on aurait fait ici réserve de volonté.

Il s'y était lancé dans le foin depuis les hauts. Il cherchait les chattes qui mettent bas, non pas pour les effrayer, mais pour les caresser, les aimer, si attendrissantes à lécher leur progéniture toute gluante encore. De beaux moments. Des moments forts. Et qui en même temps avivaient sa sensibilité. Ainsi il n'était pas devenu un sauvage, espèce que l'on ne rencontre que trop dans les campagnes, un être insensible à la peine d'autrui et plus encore à celle des bêtes. Il gardait cette sensibilité à fleur de peau. Et c'est peut-être à cause d'elle qu'il n'avait pas pu

traverser le monde avec des ambitions démesurées qu'aucun sentiment ne saurait retenir. Il était modeste dans ses ambitions.

La grange, il l'aimait, il l'aimait avec sa poussière de paille ou de foin, avec ses poutres. Odeur de bois, odeur de foin et de paille, de regain, odeur d'écurie sous-jacente. Magnifiques odeurs. Odeur de sciure prise dans le casier, de charbon là où il en y en avait, dans un coin, entassé entre des planches. Odeur de chat aussi parfois, et quand il pilait dans leur crotte, il charognait et se promettait leur ficher un bois dessus, pour leur apprendre, à ces saligauds ! On les aimait, et puis on les haïssait, surtout quand ils étaient en surnombre.

Et la grange, il la connaissait tant, qu'il aurait pu s'y retrouver en pleine nuit, traverser le pont, emprunter les échelles, aller là où se trouve le monte-charge ou la porte qui communique avec le galetas. C'étaient des gens soigneux, les outils à leur place, en bas, pas de risque de s'enfourcher sur les piquants d'une fourche ou de se couper avec le tranchant d'une hache. Rien qui ne traîne. La place nette, balayée, propre en ordre.

Il se serait mis sur un banc contre la porte de grange. Au cœur de la journée, au meilleur endroit de la maison, en plein soleil levant et il s'y serait assis. Qu'importe qu'il soit seul. Il sait se parler à lui-même, se raconter des histoires. Il aimait aussi à voir le parcours des hirondelles. C'était curieux, elles semblaient jouer entre les deux maisons. Elles tournaient toujours dans le même sens, celui des aiguilles de la montre, et adoraient, sicler quand elles étaient entre les deux bâtisses et que ça résonnait mieux. Elles recommençaient sans cesse. Elles étaient attachantes, et c'était avec elle vraiment la vie dès le printemps et en été, au cœur de son monde. Et quand il pleuvait, il se mettait de même sur le banc pour regarder tomber la pluie et emporter sur la route un peu du mince de foin qui y reste.

Et il les regarderait encore de là à l'automne, les hirondelles, quand il faudrait partir et qu'elles se mettraient par centaines sur les fils du téléphone, tentant avec peine de rétablir un équilibre que le vent rompait sans cesse quand c'est le mauvais temps. Et alors il en voyait de grelottantes, misérables. Il les comprenait mieux que les autres oiseaux. Il aurait même voulu parfois être à leur place pour aller là-haut en dessus du village, en faire le tour et l'admirer, puis de si haut, plonger sur les toits, mais toujours en évitant les obstacles qui se présentent par un battement d'aile et par une virtuosité extraordinaire. Elles allaient au-dessus du lac et des champs. Elles étaient véritablement les habitantes de la région, et autant que les autres et lui-mêmes, les humains, pouvaient l'être.

- Autant que moi, oui, se disait-il, admiratif.

Ce n'était pas comme les poules. Celles-là étaient à deux pas, en contre-bas, dans le poulailler dont il faudrait refaire la barrière bientôt. Les anciennes poutres avaient fait leur temps et même qu'elles avaient été en chêne. Il faudrait les remplacer par des tubes métalliques et du treillis. Il avait essayé de convaincre ceux de la maison que ce serait plus beau en bois, mais en vain. Il fallait désormais du solide et qui tienne. Et qui tienne encore pour ces générations qui peut-être

pourtant ne voudraient plus de bêtes. Ils n'auront plus rien de notre simplicité, qu'on entendait dire, ils ne pourront plus non plus se contenter de la vie qu'on a.

Il voyait dans un coin, sur le pont de grange qui était encore de terre, un chat roulé en boule dans la poussière chaude du matin. Il aimait cet univers en apparence restreint, en réalité très riche de gestes et d'odeur. Il y était toujours serein, apaisé, il se remettait là de tout ce qu'il avait pu lui advenir ailleurs. Il s'y recréait.

La grange II

La grande, lieu central de la maison à l'heure des foin. Mais parlons déjà de l'écurie, mise en parallèle, placée toute contre le mur mitoyen qui sépare cette maison de sa voisine à bise à laquelle elle est adossée. On n'y va guère en temps ordinaire, à cause de l'odeur qui imprégnera nos habits toute la journée. Juste alors passe-t-on dans le couloir du début pour voir le cheval dans sa stalle, la Brunette, le seul que nous connûmes en toute notre enfance, œuvrant en parallèle avec la Land-Rover, puis carrément remplacé par celle-ci. La machine jugée supérieure au cheval, surtout dotée de cet avantage inouï, vous tournez la clé de contact, elle s'arrête et ne repartira que quand vous l'aurez jugé bon. Tandis que le cheval, une fois la journée terminée, il faudra encore s'occuper de lui, c'est-à-dire lui donner à manger, foin et avoine, l'étriller la moindre et ensuite aller l'abreuver une dernière fois à la fontaine de vers chez Will. Pas une tâche au-dessus des forces d'un homme certes, mais obligations extrêmement répétitive, et à mener semaines et dimanches, y compris les jours de fête !

La Brunette, pas vraiment un mauvais cheval, ni méchant, mais gaffe tout de même quand tu approches ta main de son museau qu'il ne te la happe pas. Resté toujours un peu inquiétant pour nous à cause de sa dentition jaunasse et de ses grandes lèvres molles et hérissées de poils. Et puis ne pourrait-il pas te faire du mal même sans s'en rendre compte ? Il a ainsi disparu un jour sans qu'on ait cherché à le remplacer. C'était tout simplement la fin d'une époque, et même si sur l'heure on ne le savait pas.

La grange est plus propice à de grandes découvertes. Elle sent d'ailleurs si bon le foin, quand c'en est l'heure et que la porte demeure grande ouverte toute la journée, si ce n'est pas encore la nuit afin de permettre une aération suffisante du fourrage qui, quand le beau perdure, s'entasse presque trop vite. Ça sent si bon le foin quand même. Une odeur moite parfois, quand le fourrage n'est pas sec autant qu'on le voudrait, car rentré juste avant l'orage. Le foin que l'on entassera jusqu'au niveau des deux demi oeils de bœuf qui sont au ras du toit, dans la façade, plus haut même que ceux-ci qui finiront murés par le fourrage que l'on verra du dehors collé à ces deux vitres. Et puis si la récolte est abondante, il ira jusqu'aux poutres mêmes du toit, celles-ci chargées de toiles d'araignées et de poussières multiples accumulées là-haut depuis des décennies et sans qu'on ne cherche nullement à les en déloger. Et les hommes sont là qui déchargent. Le char

a été monté avec le monte-charge. On a entendu le bruit que ça fait où que l'on soit dans la maison. C'est une immense vibration, une pure musique de l'été. Et celle-ci pour un char dure tant que celui-ci n'est pas arrivé au niveau du wagonnet que l'on tire ensuite sous lui pour laisser bientôt redescendre la masse du foin qui s'affaisse sur ce pont mobile, un peu comme une énorme femme s'arrièrait sur un banc et dont la chaire molle s'étalerait de part et d'autres d'une robe large et distendue. En fait le mouvement du chariot s'accomplit grâce à un treuil modeste dont la manivelle s'actionne à la grange, engin fixé contre le mur. Attention à ne pas te coincer les doigts quelque part dans tout ce système. Et le bruit du cliquetis, ce n'est que le bruit de la sécurité, un cliquet qui empêcherait que le char ne redescende. Il y a des poids gros comme des citrouilles qui sont descendus tantôt du plus haut du solin pour venir se glisser contre les deux côtés de la masse de foin que l'on venait d'engranger. Tu reçois un poids pareils sur la tronche, pauvre ami, t'es plus là pour raconter ton enfance et tu danses plutôt avec les anges au-dessus du village ! Et bientôt celui qui était resté en bas avait attaché les chaînes du char à celles que l'on trouve directement sous les grosses pives, avec des clapets de sécurité. Et le moteur s'est mis en marche. Et la masse du foin a commencé à monter lentement dans la grange, se hissant verticalement sous la grosse poulie fixée à la poutre faîtière du toit. Quand on parle ici du char, il s'agit naturellement du contenu de celui-ci, le véhicule qui l'a transporté restant immobile au niveau inférieur de la grange, sur les planches de celles-ci que le pas des chevaux a marquées en profondeur et sur lesquelles il a aussi levé de grandes esquilles.

Bruit du wagonnet que l'on actionne. Bruit des chaînes que l'on décroche après que l'on ait redescendu la masse du foin. Bruit du moteur quand remontent les grosses pives au niveau du toit. Un des hommes monte alors sur le char et à l'aide d'une grosse fourche commence à lancer le foin sur la tête où deux ou trois de ses compères rangent tant bien que mal le fourrage qu'ils ne sont pas loin de recevoir sur la tête. Et hop, une fourchée contre le mur, et hop une autre du côté de la grange où l'on tresse une muraille qui fait bientôt que l'on n'aperçoit plus aucun jour venant d'en bas. Et les hommes marchent dans le foin qui présente des trous, des pics et des bosses, où tout déplacement, à cause de la mollesse actuelle du fourrage, est comme une escalade, avec la même fatigue. Et les hommes transpirent à grosses gouttes et pourtant n'enlèvent pas la chemise, à cause des poussières qui, se collant sur leur peau, les obligeraient à se gratter jusqu'au sang. Il fait plus que chaud. Ça fermente. Et l'autre, là, sur son char, qui n'arrête pas ! Et voilà, quand même, à force de trivougner, autant d'un côté que de l'autre, l'un à fini de décharger, les autres ont réussi à égaliser la tâche. C'est éreintant, et pourtant il restera encore trois chars de ce genre avant la nuit. N'allez donc pas les envier qui transpirent en fin de compte, nos faucheurs, pour juste gagner leur vie. On leur donne 20.- par jour. On trouve bien évidemment en tant que patron que c'est exorbitant et que ces hommes-là, faucheurs venus d'en bas ou italiens pour un temps sans travail, iront jusqu'à vous ruiner l'entreprise !

Et les hommes alors, parce que l'on ne passe plus par la grange, montent sur un ponton, gravissent un escalier de bois de trois marche, ouvrent la porte métallique qui vibre sur ses gonds et pénètrent dans première des deux chambres des domestiques où ça sent autant le foin que sur la têche. De là une porte vous conduit dans un grand corridor haut perché au bout duquel commence la descente des escaliers qui vous ramèneront au niveau du corridor du rez-de-chaussée où vous irez boire un verre de cidre à la cuisine. Ainsi est la maison. Tandis qu'on se retrouve bientôt après sur le perron, qu'on jette un coup d'œil sur le village, et que l'on repart tout aussitôt pour les champs sur le char vide que l'on a sorti à reculon de la grange pour l'atteler à la Land-rover. Alors on a mis les fourches nues sur le ponton, fourchons retournés contre le bois. Mais dès qu'il y a une première secousse, les roues ayant sombré dans un nid de poules profond, les fourchons se retournent pour se retrouver du mauvais côté !

Une grange aimée, où l'on voit les crèches par où l'on affourage le bétail en fin de journée quand c'est la saison. Pour l'heure les bêtes sont toutes à la montagne et l'écurie reste vide. Une grange, avec sa grosse porte peinte en rouge brique dans laquelle s'ouvre une porte plus petite, reste au cœur de l'animation, où parfois le soir, gamin, on vient chercher dans de grands sacs mis contre le mur et qui ne gênent pas la rentrée des chars, des grains d'avoine que l'on trie pour aller les déguster assis sur le perron tout en regardant le village. Tandis que par la porte métallique donnant directement sur le corridor, passent les hommes en fin d'ouvrage qui sont appelés pour le souper. On les retrouvera alors là-bas, dans la grande cuisine, où tout ce qui se mange fait envie. Il y a ainsi du gruyère de la laiterie, des tommes à Jean des Vyneuves de Vaulion qui les fait excellentes, du pain blanc de la boulangerie, et du café au lait fumant dans de gros bols rouge ou bleus avec de grands pois blancs. Et que dire des pommes de terre en robe des champs ou encore du séré que l'on mange avec de la moutarde prise dans un pot ou tirée d'un tube Thomy's que l'on presse ? Dans tout ça, c'est un plaisir sans commune mesure que d'y planter le couteau et que de commencer à se restaurer alors que la faim vous tirait l'estomac et que la soif vous démangeait tant que vous rêviez qu'en rentrant vous auriez été directement tremper votre tête dans le bassin de la fontaine et que vous y auriez bu goulûment jusqu'à n'en plus pouvoir.

Et voici que sur le devant de la maison, qui participent à leur manière à nos vacances et à la saison des foin, il y a les hirondelles qui vont siclant sur les toits, reviennent aux nids collés sous les chevrons du toit, recrépissent la façade pour laisser bientôt sur le sol de terre battue, une fiente que l'on tolère. Car ce ne sont pas des oiseaux ordinaires qui logent ainsi sous cet avant-toit. Ce sont nos amies les hirondelles, indispensables au bonheur de l'été et que l'on bénit. Attendues au printemps, regrettées à la fin de l'été ou au tout début de l'automne après qu'elles aient magnifié le village en général, le quartier en particulier.

On visite une ferme – I a fourragère

Pourquoi fallait-il, avec le temps qui passe, qu'il se souvienne de plus en plus de lieux qu'il avait connus autrefois, principalement dans sa grande maison, alors même que les personnages, parfois, semblaient lui échapper ?

C'était même avec une précision photographique qu'il retrouvait des locaux. Comme cette fourragère, qui en arrivait parfois à l'obséder. La fourragère, c'est l'endroit où vous descendez le foin. Vous avez laissé un trou dans la tête qui vous permet de glisser le foin de la grange à ce local d'affouragement. Du foin que vous avez coupé tout à l'heure. Avec un outil spécial qui s'appelle un coupe-foin. Son fil doit être tranchant comme un rasoir, afin de mordre avec aisance le foin tassé. Ça fait un bruit de pain que l'on coupe, ou de biscôme, ou de tout ce que vous voudrez, mais un bruit spécial. Il faut appuyer fort. Et si le fil n'est pas à convenance, vous ne coupez pas la masse du foin, votre outil, à la place de pénétrer dans cette matière, il reste en surface, celle-ci ressentie comme du caoutchouc. Ne pas trop endiabler, ni avec cet engin ni avec la fourche qui n'arrive guère sans cette coupe à détacher des fourchées un peu conséquentes.

Or donc, on expédie tout cela à la fourragère. On est dans l'obscurité, car dans cette grange, il n'y a que la lumière du jour qui ne provient que de deux seules fenêtres, aucune lumière électrique. Faudra décidément qu'on l'installe. Quand ? C'est là une autre question. On a bien sûr ouvert la porte, pas la toute grande, juste la petite qui est dans la grande. Et l'on voit danser des poussières dans les rares rayons de lumière qui parviennent jusqu'ici. Et ça sent bon le foin aussi. Et l'on expédie juste la quantité qu'il faudra pour un repas, deux au maximum, ce qui permettra de gagner du temps lors de l'affouragement de la fin de l'après-midi. Et puis, maintenant, l'on a le temps, avec cette bourrée de neige qui vous empêche presque de sortir, et qui surtout ne vous oblige plus à travailler au dehors, juste peut-être dégager à la pelle la planche à fumier pour tout à l'heure quand vous sortirez celui-ci de l'écurie.

Bon, le foin, en bas, dans la fourragère dont le sol est cimenté, on le répartit tout au long des crèches. Dans lesquelles on le mettra tout à l'heure, dans chacune, après qu'on ait ouvert le volet que l'on fixe dans le bas avec un verrou de fer rouillé, à cause de l'humidité. Un volet que l'on appelle la borancle.

Et il revoit tout cela, le local, comme le foin aussi. Le local, avec du côté de l'écurie, ces crèches ouvertes et fermées si souvent. Quand on ouvre les borancles, on voit l'ovale par lequel les vaches passent leurs têtes pour aller manger au fond de la crèche le foin que l'on y a mis. C'est du béton. On en découvre le bord brun tout usé par les frottements incessant du bétail, de son poil rugueux, de sa langue quand il lèche. De tout, quoi. Et une fois que le bétail, il a fini de manger, ce qui

reste au fond de la crèche qui est très humide, à cause de la salive de l'animal en premier, ce sont les grandes couiques qu'il n'apprécie pas. Alors il les laisse. Et alors aussi, il faudra les enlever pour les mettre tout à l'heure sur le fumier.



Fourragère de l'Epine-dessus.

Il voit aussi la paroi opposée, celle qui sépare ce local de la remise. Là c'est en bois. Des planches verticales. Qui vont jusqu'au plafond qui est en somme le pont de grange, avec des planches mises les unes à côté des autres, solides, au point que rien n'arriverait à les briser. Du côté de la fourragère, soit au plafond, elles sont lisses, mais un peu tachées des éternelles humidités du bétail qui se faufile partout. Brunes, presque noires. Des taches, certes, des colorations un peu douteuses parfois. Et il y a aussi les poutres longitudinales, de grandeur moyenne, qui reposent quant à elles sur des poutres mises en travers des deux parois, reposant sur des plots de granit pris dans les murs, celles-ci monstrueuses, et donc d'une solidité à toute épreuve. Où sont-elles, aujourd'hui, pouvait-il se demander, car il n'était pas possible qu'ils aient pu les jeter, eux qui gardaient tout. Et toutes ces poutres qu'ils enlèveraient au fur et à mesure des transformations de ces

locaux, elles auraient une utilité. Oui, toutes. Ce qui rassurait, en quelque sorte. Ainsi rien ne serait perdu. Tout aurait trouvé un second usage.

Des poutres énormes. Il le faut, en ces lieux humides où le bois, avec le temps, à tendance à pourrir, au moins en surface. La lampe, une seule, elle est au ras du plafond, avec à l'origine une sorte de poire en verre que l'on pouvait visser. Marre de cette protection inutile. Il n'y a désormais plus qu'une ampoule nue. Et celle-ci, en plus, elle ne donne que peu. Une quarante watts peut-être, guère plus. Le bouton est à côté de la porte. L'un de ces anciens que l'on tourne, et qui a toujours un peu de jeu. On parle ici, question de matière, de bakélite. Ça ce casse un jour ou l'autre. Et la porte est de bois. Comme cette deuxième séparant la fourragère de l'écurie.

Un sol toujours humide. A cause du bétail et de ce matériau si peu sympathique qu'est le béton et qui n'est jamais trop sain, par ailleurs. Au travers de lui suinte vite l'humidité de la terre que l'on trouve immédiatement dessous, sans vide sanitaire. Ça ne se faisait pas. Et sur ce béton il y a donc le foin que l'on prend avec des fourches en fer, et ça fait un bruit typique sur le béton, les fourches. Question de bruit, il y a aussi ces boracles que l'on ouvre et que l'on ferme. Il y a le grand souffle des animaux. Leur mâchouillement quand ils prennent le foin dans la mâchoire, le grincement des dents les unes contre les autres, le bruit des chaînes contre les tuyaux, car ici l'on est moderne. Fini d'envoyer les bêtes à la fontaine qui est à côté de l'église, à deux cents mètres, deux fois par jour. Et ça prenait bien une demi-heure par fois. Il fallait donc une heure rien que pour abreuver le bétail. Qui a maintenant des abreuvoirs automatiques. Il met le museau dedans, et cela pousse une sorte de large clapet en laiton qui permet à l'eau de s'écouler dans la vasque de fonte.

Et sur le sol de la fourragère, contre la paroi de bois, il y a aussi le tonneau à sel. Il est en bois. Tout humide du sel que l'on met dedans. Du sel pour le bétail, un peu rouge il semble. Pas qu'on le confonde avec le sel de cuisine qui est plus cher. Celui pour le bétail est d'ailleurs plus grossier. Et il mouille le bois du tonneau qui, à l'extérieur, a comme des fibres qui pointent. Si particulier. Un tonneau avec des cercles en bois. Dessus un couvercle, pas que le mince de foin n'aille dedans quand on secoue le fourrage pour l'aérer, lui retirer ces poussières qu'il a, le rendre plus agréable pour le bétail. Faut tout de même un rien de soin, dans ces fermes. Et d'ailleurs le bétail, il ne mange pas n'importe quoi, il est difficile. Et quand le foin, il a moisi, on sent alors le moisi dans toute la fourragère, ce qui arrive parfois au temps de la récolte, lors de certains jours de pluie où l'on n'arrive plus à le sécher, il le refuse. Faut alors le servir comme litière et lui

trouver autre chose. Et s'il ne le refuse pas et qu'il n'est pas d'une bonne qualité, le lait, il baisse. C'est ainsi.

Ô fourragère. Endroit semble-t-il où rien ne pouvait arriver. C'était comme un refuge. Le lieu où travaillaient les employés italiens, plus tard son père qui avait abandonné sa laiterie, là-bas. Alors maintenant il faisait tout lui-même, l'affouragement comme la traite. Tous les jours, et même deux fois par jour. On le revoit, le père, avec sa casquette, avec son mandzon ou sa veste de toile bleue qui te laisse facilement les épaules un peu froides. Il secouait le foin. Il était monté à la grange pour le couper tout à l'heure. Il avait un peu de peine à cause d'une mauvaise jambe, alors il avait passé par les escaliers, c'est-à-dire par l'appartement et non par l'échelle qui est au fond de la fourragère. Il charriait du mince de foin avec ses gros souliers. Il ne balayait pas. Pas dans la partie habitable en tous cas. Juste là-bas, dans la fourragère, ou à l'écurie seulement. Et il était monté sur la tête de foin même qu'il avait une mauvaise jambe. Il faisait avec. Il se yuquait là-haut, comme on dit.

On le revoit, pas toujours content que l'on soit là à l'ennuyer avec nos questions. Car pour ses fils, et notamment pour ce troisième pas plus dégnoulé qu'il ne le faut, pas son job que les soins au bétail et la traite. Il n'en avait pas le goût. Il aimait mieux voir et sentir que de pratiquer. Et l'on pouvait croire que cela, cette vie de la campagne, avec le bétail juste de l'autre côté de ces crèches, pouvait durer toujours. Que ce qui constituait cette vie ordinaire, allait pouvoir se poursuivre de toute éternité. Avec ce père à l'œuvre. Avec son allure, ses habitudes, sa manière de parler, de concevoir l'existence. On ne savait même pas, en fait, que ce monde-là était un rien trop petit pour survivre. Et que réellement, cette vie-là, ce n'était qu'en attendant qu'elle s'éteigne de manière définitive.

Et pourtant, quand l'on est là, c'est chaud. C'est vivant. C'est la vie, oui. C'est plein d'odeurs, de bruits. C'est sombre. Et cette pénombre n'est pas désagréable. Au contraire, elle rend les lieux, le fond de la fourragère surtout, un rien mystérieux. Qu'y a-t-il ? Rien, si ce n'est le fourrage et ces crèches que l'on ouvre et que l'on ferme, avec l'écurie derrière, tout le long. Et au fond de la fourragère, sur un tiers de la longueur, disons, c'est un gros mur de pierre et de chaux qui la sépare de la remise. Un mur épais, solide, support du centre de la maison. Il ne bougera jamais. Il restera là aussi longtemps que celle-ci vivra.

Fermons les yeux et revoyons tout cela. Sans oublier un seul clou. C'est vrai, les anciens propriétaires, ils mettaient des clous partout. Des centaines de clous. On se demande à quoi ils pouvaient servir : suspendre une veste, une ficelle, une chaise à traire, un objet quelconque. Mais pourquoi ces centaines de clous ? On a besoin de suspendre quelque chose, hop, on plante un clou, et puis un autre clou.

Et puis, pour nous qui suivrons, ce sera la rude tâche de presque tous les enlever. On le fera pendant des années. On aurait pu en remplir des boîtes pleines, des brouettes. Une manie qu'ils avaient, on suppose. Ou une vraie maladie, allez savoir.

On revoit les fourches, debout, posées contre la paroi de bois, non loin du tonneau à sel. Le balai fait avec de la blanchette ou un autre arbuste quelconque. On les achète. A l'écurie, le balai, usé comme il se doit, il est plein de catolles de bouse prises dans sa masse ou au bout de ses petites tiges. On entend les portes qui s'ouvrent et se ferment. C'est notre père qui passe. Ou l'employé. Les époques se mélangent. On entend les bruits d'ici, de la ferme, de l'eau qui coule dans les tuyaux parce qu'une vache a mis sa tête dans l'abreuvoir et boit. Ce bruit d'eau, d'ailleurs, on l'entend jusque dans sa chambre à coucher. Et cela a quelque chose de rassurant aux heures de repos. C'est qu'il y a le bétail, là-bas, la nuit, et celui-ci, il vit. Il vous rassure de ses respirations tranquilles et lourdes que l'on devine à distance. Un bétail avec lequel aussi par ailleurs on a plein d'avaros. Des bêtes qu'on aime. Auxquelles on s'attache. Ces drames qu'il y a parfois avec elles. C'est là l'un des points les plus douloureux de l'élevage. La souffrance des animaux, leur détresse quand ça ne va pas. On voit leurs gros yeux pleins d'inquiétude. Et l'on sait que la vie, au final, n'est drôle pour personne, puisqu'il faut la quitter un jour. Et que l'on aura souffert. Et que l'on posera sans cesse cette question : pourquoi avons-nous vécu, pour qui, dans quel but. Et l'on ne sait que trop bien la réponse. De but il n'y en a pas. C'est simplement le hasard, rien de plus. Non, aucune justification ni aucune finalité à notre existence.

Et ce serait ainsi pour chacune des pièces de l'ensemble de la maison. Avec les odeurs. La disposition des lieux et de chacune des choses qui meublent ces espaces qui sont chacun comme un refuge dans cet environnement sacré de son enfance. Et le bruit des portes. Et celui des pas sur le sol, de béton, de pierre ou de planches. Et la voix des gens, quand on les croise, qu'on leur demande quelque chose ou qu'on leur répond quand ils nous on dit :

- Où vas-tu ?

Et l'on ne va jamais bien loin. On navigue une fois de plus dans cette immense maison où chacun de ses moindres espaces a fini par nous devenir si familier que c'est une vraie partie de nous-mêmes.

Quitter cela un jour sera un drame...



Autre vue de la fourragère de l'Épine-dessus.



L'Épine-dessus avant qu'elle ne brûle en juin 2000.

L'écurie

On y pénétrait par deux portes. L'une séparait l'écurie de la fourragère. L'autre donnait sur l'extérieur. C'est par celle-ci que passait toujours le bétail, chassant au passage les deux volets qui alors claquaient contre le mur. Heureusement qu'ils étaient solides. Une porte supplémentaire, cette fois-ci tout d'une pièce, et que l'on trouve encore, placée à l'extérieur comme protection, servait à mieux isoler l'écurie par les grands froids. L'été, elle restait rabattue sur le côté.

Du même côté que cette porte, une petite fenêtre donnait un jour parcimonieux sur cette pièce qui restait la plupart du temps dans la pénombre. Et ce n'est pas la seconde fenêtre du fond, elle donnait sur le poulailler qu'il y a derrière la maison, qui pouvait y changer quelque chose, toute émaillée de chiures de mouche, de points de bouse et des restants du dernier chaulage. Tant l'une que l'autre, on ne les nettoyait jamais.



Elles sont calmes et au calme, bienheureuses.

Sitôt passé la porte de la fourragère, on arrivait dans l'espace réservé au cheval qui était séparé de l'écurie elle-même par une paroi de bois. Aussitôt après commençait la série des crèches, 7 ou 8, forme ovale taillée dans le ciment du mur. Les crèches se trouvaient donc établies entre l'écurie et la fourragère. Si bien que si le bétail pouvait y accéder, mon père ou son employé pouvaient en faire de même, mais cette fois-ci par l'autre côté. On pouvait fermer cette ouverture par des volets de bois que l'on appelle des borances. Chacun de ceux-ci pouvait être immobilisé contre le mur avec un verrou de fer. Les borances pivotent grâce à des épars et des gonds. Pour nettoyer les crèches, on les fixe, et pour alimenter le bétail, on les ouvre pour les bloquer de la même manière que tantôt dans l'autre partie du mur, cette fois-ci haute d'à peine un mètre. Si vous voyez ce que l'on

veut dire, si vous comprenez le système, celui-ci parfaitement rôdé au cours des décennies d'un usage journalier.

L'écurie était toujours chaude et humide. On l'éclairait avec une seule lampe électrique fixée en son milieu, contre le mur extérieur. Elle était au raz du plafond, l'ampoule protégée d'une poire de verre elle aussi piquée de taches de chaux et de chiures de mouches. Ainsi vont les choses dans ce local que l'on chaule une fois par année, ce qui lui apporte pendant quelques semaines au moins cette blancheur inaccoutumée qui tourne vite à des couleurs plus foncées dont on sait l'origine. Car si les vaches, en général, défèquent épais, il leur arrive d'aller clair, surtout lorsque celles-ci sont lâchées pour s'en aller pâturer les champs du village en automne, quand est venu le temps des pâtures en commun. Un très vieux système qui évite que l'on ait à clôturer ses propres champs. La grande liberté pour ce bétail que l'on détache et chasse de l'écurie sitôt après la première traite pour aller le rapercher dès avant la seconde. C'est le temps des vacances pour les enfants à qui appartient cette tâche d'aller rechercher le bétail où qu'il se trouve sur l'immensité du territoire du village. On savait alors presque le nom de chacune de nos vaches parmi lesquelles trônait la plus ancienne, l'Alouette, qui faisait presque partie de la famille !



Quelque part dans le pays.

Au milieu de l'écurie, le banc. Celui-ci n'était autre qu'un des anciens de l'école. On avait simplement scié un ensemble qui comprenait la table et le banc quand il advint que l'on dut se séparer de cet ancien matériel pour le remplacer par le moderne que nous avons connu. Alors des tables allèrent par tout le village pour être sciée de la même manière, avec pour conséquence d'avoir des bancs de la sorte un peu partout, que l'on plaçait en général contre les maisons proches des jardins. Le banc de même que le reste était criblé de points de bouse. On ne s'y asseyait guère, étant plutôt là pour poser le matériel de traite.

Au-dessus du banc, presque à hauteur de la lampe, un tablar sur lequel se voyait des objets pour les soins du bétail, brosses et râpes que l'on servait de temps à autre, quoique mon père n'était pas amoureux fou de ses bêtes au point de les bichonner toutes les semaines. A ce sujet, il en faisait le minimum.

Dans le fond, là où était la deuxième fenêtre, on mettait les veaux de l'année. Leur emplacement à chacun était perpendiculaire aux couches des vaches. Il pouvait y en avoir trois ou quatre au maximum.

Combien de bête en tout ? Disons une douzaine, maximum, les veaux, deux ou trois jeunes, et quatre à cinq vaches. Bêtes qui se trayaient en une heure de temps. A cet égard je revois toujours mon père se déplaçant de l'une à l'autre avec son tabouret. Car pour lui jamais de botte-cul, à cause sa mauvaise jambe. Il aurait chambillé avec un tel siège. Il lui fallait les quatre pieds, plus sa bonne jambe, ce qui en faisait cinq. Pour quant à la sixième, elle lui aidait tout de même à rester debout et à se déplacer. Ce qu'il faisait toujours dans une sorte de déhanchement particulier, non pas comique, mais bien propre à lui. Ce même qu'il vous proposait quand le dimanche, tout de propre habillé, avec son complet, coiffé de son borsalino ordinaire, il se rendait au culte. On le voyait alors aller de la maison jusqu'à celle-ci, tournant dans le petit virage qu'il y a là, à l'angle et disparaissant aussitôt. On le savait ainsi sur le parvis, et puis tout aussitôt dans l'église elle-même où il s'installait à gauche. Mis s'il allait au temple, comme ils disaient autrefois, par contre il ne rentrait jamais au bistrot proche, remontant à la maison avec la régularité d'un métronome, pour rester habillé de telle manière jusqu'au dîner. Il ne se changerait qu'en fin d'après-midi pour retourner à l'écurie. C'était là un boulot qui lui appartenait en propre. Et pour moi, l'avoir remplacé peut-être une ou deux fois est un exploit que je ne comprends plus. Car sitôt avais-je trait la première vache, que déjà j'avais des crampes aux doigts qui ne me permettaient plus de continuer. Je peux donc affirmer de cette manière que je n'ai jamais véritablement remplacé mon père à l'écurie, cette tâche revenant plutôt à l'un ou l'autre de mes deux grands frères. Et puis aussi il se trouve que longtemps mon père, laitier du village, n'ayant donc pas le temps de traire, engagea un commis

italien qui se chargeait de cette opération ainsi que de toutes les autres, l'homme n'étant jamais laissé au chômage d'une manière ou d'une autre. Car si on sait le travail dans une ferme, on le connaît aussi pour une laiterie où vous n'avez jamais fini.



Dans l'écurie d'un chalet.

L'écurie était pourtant pour moi, tout néophyte que j'étais, un endroit rassurant. Les bêtes assuraient la sécurité, non seulement du lieu où elles étaient, mais en plus de toute la maison. Que serait une ferme sans bétail. On l'entend encore ruminer, bouger, gratter une chaîne contre le ciment des crèches, mieux encore contre le tuyau d'eau alimentant les abreuvoirs. Alors ces frottements, la nuit, pouvaient s'entendre dans toute la maison, si éloigné qu'on pouvait être de l'écurie. Je les entendais ainsi dans ma chambre qui était à l'étage désormais. Mais ces bruits, loin de nous déranger, nous confortaient dans ce qu'une maison peut vous apporter de protection, lieu de vie intense où rien ne semble pouvoir vous arriver.

Or donc l'écurie était le lieu le plus riche d'activité de toute la maison. Les vaches y vèlaient, d'habitude sans trop de problèmes. Nous aidions souvent à tirer le veau avec des cordes que l'on attache à ses pieds qui vous sortent déjà et des bois transversaux afin d'avoir plus de force. Il arrivait cependant que l'opération soit plus difficile et que même il ait fallu appeler le vétérinaire. On ne fut ainsi jamais loin du drame. Episodes pénibles, et qui le furent même tellement que je ne tiens pas à les raconter. La souffrance animale vous touche au cœur et de telle

sorte que des demi-siècles encore après que vous l'ayez appréhendée, vous pouvez vous en souvenir avec une acuité qui tient du prodige. On n'est pas de bois. Et particulièrement moi qui ne fus jamais qu'une nouille en bien des domaines, rongé par une sensibilité trop grande, avec une sorte de peur des adultes qui m'aura nuit tout au long de mon existence. Ne vous étonnez donc jamais de certains de mes propos, et surtout de mes comportements.

L'écurie n'était que celle que les constructeurs de cette maison, en 1877, avaient mise en place. Rien n'y avait changé, si ce n'est la présence des abreuvoirs, Ceux-ci avaient grandement facilité le travail au temps déjà des précédents propriétaires. Plus besoin désormais de mener le bétail au bassin deux fois par jour. Qui n'était autre en ce temps-là que celui de la fontaine de Vers l'église. Celle-ci animée par une société dont les propriétaires de la maison faisaient partie. On gérait celle-ci au mieux de ses possibilités financières modestes, avec surtout pour tâche de faire que la fontaine ne tarisse jamais. L'hiver, parfois, il était nécessaire d'y casser la glace pour que le bétail puisse accéder à l'eau du bassin. Des traces de fumier étaient alors partout sur la neige. De la maison jusqu'à la fontaine. Ce qui fait que l'on pouvait savoir sans peine que le village était encore agricole, et que dans chacune des fermes il y avait une écurie pleine.

Celle-ci, la nôtre, devait voir ses dernières bêtes la quitter en 1974. Mon père avait alors 64 ans. Possesseur d'un commerce de vacherin, ayant des fils qui semblaient s'y intéresser et désireux de l'agrandir, il fallait des locaux. On sacrifia donc la fourragère et l'écurie, pour les transformer en lieux de manutention ou en cave d'affinage.

L'écurie avait donc vécu pas loin d'une centaine d'années. On n'eut même pas l'acquet de la photgraphier avec le bétail. On faisait comme tant d'autres, on tournait une page sans s'inquiéter d'aucune manière si l'on avait gardé une trace des précédentes. C'était l'indifférence totale, celle qui nous fait si mal aujourd'hui.





Une certaine tranquillité.



Quand ces dames s'y mettent aussi. Plus souvent qu'on ne saurait le croire.